



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Herbert George WELLS

(Grande-Bretagne)

(1866-1946)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*La machine à remonter le temps*', '*L'île du docteur Moreau*',
'*L'homme invisible*' et '*La guerre des mondes*').**

Bonne lecture !

Né à Bromley, dans le Kent, le 22 septembre 1866, il était le fils d'un petit boutiquier et d'une ancienne femme de chambre. Il appartenait donc par ses origines à la couche la plus basse de la classe moyenne anglaise de l'époque victorienne.

Son enfance et son adolescence se déroulèrent dans un décor de misère qui rappelle celui des romans de Dickens ; le négoce de son père périclitait, et ce n'est qu'à travers bien des difficultés qu'infatigable autodidacte, il parvint à faire ses études. Il fut cependant élève du "Royal College of Science" de South Kensington et, en 1888, après avoir eu comme maître le célèbre T. S. Huxley, fut reçu licencié ès sciences de l'université de Londres, avec la meilleure mention. Des deux ans qu'il avait passés comme apprenti dans une boutique de drapier, tout ne fut pas complètement perdu pour la littérature, comme le montrent de nombreuses pages de "*Kipps*" (1905) et de "*L'histoire de M. Polly*" (1910).

Une fois diplômé, il dut d'abord se contenter d'un humble poste de professeur dans une école par correspondance et son premier écrit fut un manuel de biologie.

Il collabora à d'assez obscures publications, dans lesquelles il publia des nouvelles fantastiques :

"La plaine des araignées"

Nouvelle de 14 pages

À une époque et dans un lieu indéterminé, trois cavaliers, le maître son vassal et un serviteur, poursuivent une femme qui s'est échappée avec son amant dans un secteur qui leur est inconnu. Ils aboutissent dans une étrange plaine, vide, désertique, morte. Ils voient des animaux de toute sorte qui s'en enfuient. Puis d'étranges grandes boules blanches flottent dans les airs vers eux et les enveloppent de filaments : ce sont de grosses araignées. C'est la déroute et seul le seigneur parviendra à quitter la plaine.

Commentaire

La nouvelle parut aussi dans l'anthologie "*La citadelle écarlate*".

"La porte dans le mur"

Nouvelle de 20 pages

Le narrateur reçoit la confidence de son ami qui se dit hanté par l'incursion qu'il a faite, dans son enfance, de l'autre côté d'une porte verte qui s'ouvrait, dans un mur blanc, sur un magnifique jardin, sur un palais où il avait été accueilli par des êtres amicaux. Depuis, à différentes occasions, il avait revu la porte, mais, chaque fois, il était pressé par quelque tâche importante. Maintenant, il est décidé à la franchir de nouveau : on retrouve son corps dans un chantier au centre de Londres.

Commentaire

La nouvelle parut aussi dans "*Anthologie de la peur*".

"La chambre rouge"

Nouvelle de 7 pages

Dans un château, une chambre est réputée pour être hantée mais elle l'est non pas par un fantôme mais par la Peur.

Commentaire

La nouvelle parut aussi dans l'anthologie "*L'Angleterre fantastique*".

"La visite merveilleuse"

(1895)

Wells publia son premier roman :

"The time machine"

(1895)

"La machine à explorer le temps"

(1906)

Roman de 170 pages

Un savant anglais de la fin du XIXe siècle est l'inventeur d'une machine qui permet de se déplacer dans le temps, exactement comme on le fait dans l'espace.

Il se rend d'abord brièvement en 2030 où un hologramme encyclopédique lui donne l'heure juste. Puis il va en 2037 alors qu'un cataclysme menace la Terre.

Il est alors propulsé en l'an 802701 de notre ère. Il constate qu'au cours des millénaires, le climat de la région londonienne est devenu tempéré : y règne maintenant un climat quasi méridional et une végétation luxuriante y pousse. On n'aperçoit pas traces d'animaux, et les édifices, qui jadis étaient réunis dans la cité, sont disséminés, grandioses, mais rares, à travers le pays. Les premiers habitants que l'«*explorateur du temps*» rencontre sur son chemin sont de gracieuses créatures humaines, d'une taille plus petite que la moyenne actuelle, mais toutes belles et dont les vêtements sont de coupe uniforme, quoique de couleurs différentes, toutes vives. Intrigué, il laisse son appareil et fait route avec ses nouveaux amis. Ceux-ci, qui se désignent eux-mêmes sous le nom d'«*Éloïs*», vivent en groupes compacts ; les noyaux familiaux se sont dissous ; la faim et le besoin de sommeil les réunissent par centaines dans de grands palais qui, vus de près, se révèlent être à moitié démantelés. Hommes, femmes et enfants passent leurs journées à s'amuser, puisqu'ils n'ont apparemment plus besoin de travailler : d'ailleurs, leurs petites cervelles ne sont capables d'aucun sentiment, sauf celui de la peur de l'obscurité. L'explorateur (à qui, entre-temps, on a volé mystérieusement sa machine) apprend de Mara que les siens vivent dans la terreur d'une population dense d'avortons qui vivent dans les profondeurs de la Terre, menés par un sombre mutant. Désagréables à voir à cause de leur ressemblance avec l'être humain, ils sont incapables de supporter la lumière du jour, mais actifs et astucieux. Il s'agit des «*Morlocks*», des prolétaires qui sont devenus les véritables patrons de ce monde en ruine. Le progrès scientifique et technique, développé au maximum, a libéré les classes dirigeantes de la nécessité de lutter pour leur bien-être, et, petit à petit, même la faculté de lutter s'est émoussée chez eux. Par contre, les prolétaires, qui étaient toujours tenus éloignés du monde des riches oisifs, se sont adaptés

même physiquement aux nouvelles conditions de vie, au point d'acquiescer, au cours des siècles, la conscience de leur supériorité. Les instincts carnivores des temps révolus s'étant à nouveau réveillés, ils ont commencé à se nourrir de leurs anciens patrons devenus incapables de se défendre. En compensation, et par une habitude séculaire de servitude, ils leur fournissent tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Après une lutte farouche avec les féroces et dégoûtants Morlocks, lutte pendant laquelle l'explorateur est obligé d'incendier tout un bois pour défendre sa vie, il réussit à leur reprendre sa machine et à se sauver.

La curiosité le pousse ensuite à voir ce qui se passera quelques millénaires plus tard. Mais il ne trouve que des régions glacées où toute trace de vie a disparu.

Remontant sur son appareil, l'explorateur retourne chez lui et raconte à ses amis son aventure incroyable, dont il a rapporté, pour confirmer ses dires, deux fleurs étranges qui lui auraient été données par Weena, une petite «Éloiï» à qui il aurait sauvé la vie. Ces fleurs, témoins muets d'une époque où, «*lorsque l'intelligence et la force viendront à manquer, la gratitude et l'affection réciproque continueront à vivre dans le cœur de l'homme*», sont les seules choses que l'«explorateur du temps» ait laissées à ses amis : reparti pour un nouveau voyage dans le temps, il n'est plus revenu.

Commentaire

À la suite des hypothèses sur la quatrième dimension, Wells inaugure le thème du voyage dans le temps qui est impossible sans une remise en cause des fondements mêmes de la physique. Mais il montra déjà tout ce qui allait faire son originalité : humour discret, habileté à présenter des personnages très quotidiens lancés dans des aventures fantastiques.

On peut voir dans l'épisode des «Éloiï» et des «*Morlocks*» une représentation métaphorique des effets poussés à l'extrême de la lutte des classes dans les pays industrialisés, une satire prophétique de la société capitaliste et une leçon de sociologie : les ouvriers, relégués sous terre, ont fini par s'y transformer en «*Morlocks*» ; ils se nourrissent des «Éloiï», descendants débiles de la caste des oisifs, qu'ils vont enlever à la surface.

Le succès de ce voyage dans la quatrième dimension fut très grand à l'époque. Le livre, traduit dans presque toutes les langues, est resté célèbre et ce classique de la science-fiction a trouvé de tout temps de nouveaux lecteurs.

Wells avait, du premier coup, trouvé sa voie originale, et il allait exploiter toutes les ressources du merveilleux scientifique :

‘The stolen bacillus and other stories’

(1895)

‘Le bacille volé et autres récits’

Recueil de nouvelles

‘The island of doctor Moreau’

(1896)

‘L'île du docteur Moreau’

Roman

Le domaine du docteur Moreau est un îlot perdu dans les mers du Sud, où aborde Édouard Prendrick, unique survivant d'un navire qui vient de sombrer. Il s'aperçoit que l'île est habitée, non seulement par le docteur Moreau et par son assistant, Montgomery, qui, à contrecœur, lui a offert l'hospitalité, mais aussi par une population de créatures bizarres : humains qui ont des allures de bêtes, ou plutôt bêtes qui se conduisent comme des humains. Ils parlent d'une manière étrange, marchent en se tenant debout, et les domestiques de Moreau et Montgomery, les premiers êtres singuliers qu'il a rencontrés, portent des vêtements. Étonné, inquiet et terrifié par ce qu'il voit et ce qu'il entend sans le comprendre, Prendrick décide de fuir l'étroite surveillance à laquelle le soumettent les deux chirurgiens. Il découvre un village de huttes, qui est habité par des créatures encore plus horribles et bizarres. Celles-ci s'attribuent le nom d'«*hommes*» ; elles semblent gouvernées, au moins en partie, par une étrange loi dont elles se plaisent à répéter les préceptes dans une sorte de litanie que

Montgomery leur a enseignée. Rejoint par les deux médecins, Prendrick apprend que ces êtres horribles ne sont autres que des animaux sur lesquels Moreau a pratiqué des expériences hardies de greffe et de vivisection en modifiant leur cerveau et leur larynx, pour les rendre capables d'une pensée rudimentaire et pour leur donner la faculté de parler. Les animaux ainsi humanisés retombent cependant, après un court laps de temps, dans leur condition primitive, et c'est seulement la terreur et le respect que Moreau leur inspire qui réussissent en partie à les retenir. Lorsque Moreau est tué par un gigantesque puma sur lequel il avait commencé ses expériences horribles et cruelles, Montgomery, qui s'est enivré par désespoir, précipite les événements : bientôt tous les hommes-bêtes se révoltent, Montgomery est tué ; la maison de Moreau est détruite par un incendie, et Prendrick se trouve seul en lutte contre les habitants de cette île terrible, jusqu'au moment où il arrive à fuir sur une petite barque et où il est recueilli par un navire de passage.

Commentaire

Le roman fit partie de ces histoires fantastiques, à base scientifique, auxquelles Wells fut redevable de sa renommée mondiale.

Dans aucun de ses autres livres, il n'eut un ton satirique aussi amer. L'organisation des hommes-bêtes a de nombreux traits communs avec celle qui est en vigueur dans la société humaine. Cette humanité animale, loin de tirer un soulagement des lois et surtout, de la religion (dont Moreau, l'homme-dieu, et Montgomery, le prêtre, sont les représentants), y trouve un sujet de tortures : peur du châtimeut qui menace chaque fois qu'on s'abandonne à la joie de l'instinct, remords et autres turpitudes. Ce n'est que l'homme-dieu, conscient de sa propre dignité et de son propre pouvoir, qui peut s'y adapter et comprendre.

La vraisemblance psychologique des personnages, en dépit de leur aspect fantastique, est frappante et donne toute sa force à cet étrange conte philosophique.

Il a été adapté au cinéma :

- en 1933 par E.C. Kenton : *"Island of lost souls"* (*"L'île du docteur Moreau"*).

"The invisible man"

(1897)

"L'homme invisible"

(1901)

Roman de 240 pages

À Londres, le jeune Griffin fait des études de physique ; fort intelligent, mais très pauvre, il a découvert un moyen de rendre transparents tous les tissus, y compris les cellules vivantes, et il expérimente son procédé sur lui-même. Lorsque, après bien des heures d'un travail éternant et beaucoup de souffrances, il atteint son but, il se trouve dans un terrible état d'exaltation nerveuse augmentée par le caractère douloureux des expériences auxquelles il s'est volontairement soumis. Il s'aperçoit tout de suite qu'il ne jouit nullement des avantages qu'il espérait de sa transformation. Certes, son corps est invisible, mais ni ses vêtements, ni la nourriture qu'il absorbe ne le sont : il est nu et souffre cruellement de la faim et du froid ; habillé, il doit porter des gants, une perruque, cacher son visage sous un voile et ses yeux avec de grosses lunettes noires afin de ne pas être un objet de terreur, *«pour qu'on ne voie pas qu'il est invisible»*. Mais ce déguisement lui donne un aspect étrange et repoussant. Et la lumière l'empêche de dormir puisqu'il n'a plus de paupières.

Il se réfugie dans une auberge de campagne et cherche en vain le moyen de reprendre un aspect normal. Aussi longtemps qu'il a de l'argent, les choses se passent assez bien : mais lorsque ses quelques ressources sont épuisées, repéré comme auteur d'un vol qu'il a réellement commis, il doit fuir, et a recours aussitôt à son invisibilité. Il oblige alors un vagabond atterré à lui servir de compère et se livre à toutes sortes d'excès : il vole librement et éveille l'envie de son compagnon. qui essaie de

s'enl'uir avec le magot dont il est le gardien. Une grosse récompense est promise à qui s'emparera de l'«*homme invisible*» : les pays qu'il traverse dans sa fuite sont bouleversés.

Blessé, hors de lui, il se réfugie par hasard chez Kemp, médecin qui fut son camarade de classe et qui a promis de ne pas appeler la police. Après de ce dernier, il se calme un peu, lui fait des confidences et espère trouver l'aide dont il a besoin pour assouvir sa soif de domination. Mais Kemp a peur de lui et, choqué par ses manières, il le dénonce secrètement. Après une fuite acharnée, l'«*homme invisible*» est sauvagement tué par la foule menée par Kemp, et lentement son cadavre redevient opaque.

Commentaire

Ce roman appartient à la série des récits merveilleux par lesquels Wells commença sa carrière d'écrivain. Ils lui furent inspirés par les conquêtes de la science moderne. Tout le roman repose sur l'examen rigoureux des inconvénients et des privilèges de l'invisibilité, sur l'accumulation de ces notations, dans cette invention constante de faits neutres et quasi anonymes, auxquels Wells ajoute une dramatisation. Il faut faire remarquer que, malheur de plus, l'invisibilité condamnerait le héros à la cécité : les rayons lumineux traverseraient la rétine sans l'impressionner.

En fait, le roman est fantastique, et ce fantastique est ici désigné par l'effort constant pour le cacher : il s'agit de rendre invisible l'invisibilité. Le personnage fait figure d'apprenti sorcier qui finit victime de sa témérité.

D'autre part, comme la question sociale occupait alors une place prépondérante dans son esprit, bien que l'«*homme invisible*» se rende coupable de plusieurs crimes, il est le prolétaire génial qui, en fin de compte, est plus sympathique que le «gentleman» Kemp, qui est timide, secrètement envieux de la supériorité scientifique de son ancien camarade, et offensé de son manque d'«éducation». Une assez terrible amertume se fait donc jour dans ce roman : Si tu es pauvre, ne sois pas différent des autres, ne sois pas plus intelligent que la moyenne, ne te fie pas aux riches : ils essaieront de te réduire par tous les moyens.

Le roman a eu un grand succès.

“The war of the worlds”

(1898)

“La guerre des mondes”

(1900)

Roman de 250 pages

Un soir, vers minuit, on observe un nuage de gaz incandescent autour de la planète Mars et le même phénomène se reproduit pendant les neuf nuits suivantes.

Quelques jours plus tard, une comète s'abat dans la région de Londres. On s'aperçoit vite qu'il ne s'agit pas d'un aérolythe, mais d'un gigantesque cylindre d'environ trente mètres de diamètre. C'est le premier des dix engins semblables qui ont été lancés de Mars pour venir porter la guerre sur la Terre. Comme on remarque des signes de vie dans l'engin, une délégation de Terriens, formée de notables et précédée d'un drapeau blanc, est envoyée pour essayer de communiquer avec les Martiens. Mais, lorsqu'elle s'approche du cylindre, elle est tout à coup décimée par le Rayon brûlant. Ce rayon mortel est la principale arme offensive des Martiens : il s'agit d'un jet de feu projeté par un miroir parabolique, si intense que tout ce qui se présente dans son cercle, humains ou choses, est aussitôt carbonisé.

La nuit suivante tombe un nouveau cylindre : des soldats sont alors envoyés contre les Martiens, monstres énormes, repoussants, qui ont la forme de poulpes, mais qui ne sont que des têtes portant deux grands yeux noirs et un bec. Ayant aperçu les Martiens et leurs machines de guerre, des tripodes mécaniques géants, le narrateur décide d'éloigner sa femme de la zone dangereuse et l'envoie chez une cousine. Resté seul, il rencontre un artilleur anglais, seul survivant d'une batterie dispersée par les Martiens, qui lui narre les événements de la journée. Il est si impressionné qu'il se décide lui aussi à fuir et à tenter de rejoindre sa femme. Pour éviter les Martiens, il doit faire de longs

détours : partout il croise des soldats qui essaient d'arrêter les envahisseurs. Partout aussi s'étend la triste cohorte des réfugiés qui sont impitoyablement poursuivis par les machines de guerre.

À Londres, la panique règne : fuite éperdue des habitants, les uns essayant de gagner le Nord, les autres de rejoindre le continent par la mer. Pendant que le narrateur essaie, à travers la campagne, de gagner Londres en échappant aux Martiens, il fait la rencontre d'un pasteur, et tous deux, mourant de faim, entrent dans un pavillon de banlieue, espérant y trouver quelque nourriture, juste au moment où tombe, tout à côté, le cinquième cylindre, qui ensevelit la maison sous des tonnes de terre. La seule voie d'accès est gardée par les Martiens. Une semaine durant, les deux réfugiés rampent à travers les décombres de la cave et de la buanderie. Exténué, le pasteur devient fou et, pour se sauver lui-même, le narrateur est obligé de le tuer. Il s'échappe enfin, arrive à Londres, trouve la ville complètement déserte. Après avoir un moment rejoint l'artilleur, il sort de la ville, parvient à South Kensington : là, il entend tout à coup les plaintes déchirantes des Martiens et, montant sur une colline, découvre, dans une énorme redoute, nombre de Martiens frappés de mort ; empoisonnés par les germes de notre planète. et quasiment dévorés par les chiens...

La nouvelle de la délivrance est répandue aussitôt. Les réfugiés rentrent. Le narrateur retrouve miraculeusement sa femme. Bref, on en est quitte pour la peur.

Commentaire

Wells a raconté que le sujet lui fut suggérée par une remarque de son frère, Frank ; alors qu'ils étaient en train de se promener dans le Surrey, il lui dit : «Imagine un moment que des habitants d'une autre planète descendent tout à coup dans cette prairie et marchent sur nous...» Le livre était commencé.

Ce roman d'anticipation est bien moins optimiste que ceux de Jules Verne. L'atmosphère du livre, en dépit de la défaite finale des Martiens, tend à nous faire comprendre que nous n'avons pas grand-chose à attendre de la science, plutôt de nouveaux dangers, des catastrophes mondiales que des améliorations de notre existence.

Ces horreurs futures sont décrites par l'auteur avec une rigoureuse précision. Peut-être aussi y a-t-il chez lui une certaine satisfaction à faire peur, à assouvir, par l'entremise de la fiction romanesque, sa rancune contre la société victorienne si sûre de sa force et de sa tranquillité. En effet, plus que l'invasion de la Terre, c'est la mise à mal de l'Angleterre victorienne qu'il décrit avec un pessimisme visionnaire. Partisan d'une société égalitaire, il vivait mal son appartenance à un pays impérialiste qui ne cessait d'asservir des races jugées inférieures. L'Empire britannique voulait régner sur le monde? Eh bien ! il lui montrerait ce que subir la loi d'un ennemi voulait dire. C'est une fable vacharde et revancharde destinée à flanquer la trouille aux sujets de Sa Majesté. Habitué à mettre la science au service de la fiction, il conçut un texte d'autant plus réaliste qu'il était écrit sous la forme d'un long reportage. Mais il voyait dans le progrès technique un simple accroissement du pouvoir de détruire. Avec ce récit fondateur, il mit le feu à la poudrière de l'imagination de Mars.

Ses Martiens ont essentiellement deux organes de pénétration : grâce à leurs yeux, ils pénètrent tout de leurs regards ; grâce à leurs becs, ils sucent le sang de leurs victimes. La pénétration apparaît comme étant destruction. Au thème du regard destructeur est nettement lié celui du vampirisme.

Le roman fut publié en 1897 dans le "Pearson's Magazine" et en volume en 1898.

Devenu mythique, le roman a été souvent adapté, chaque époque y projetant ses angoisses, sa résurrection ayant été diversement utilisée selon le contexte politique. En particulier, il refit surface régulièrement, dans l'imaginaire américain. Dès 1923, la Paramount acheta les droits pour Cecil B. De Mille. Mais les contraintes techniques l'obligèrent à renoncer.

En attendant, un autre médium se fit le porte-parole d'une invasion martienne, et ceci à une époque où les nazis avaient commencé à menacer le monde démocratique. Le dimanche soir du 30 octobre 1938, veille de Halloween, on entendit aux États-Unis sur CBS vers 20 h 15 : «Mesdames et messieurs, c'est la chose la plus terrifiante dont j'ai jamais été le témoin. Attendez une minute, il y a quelqu'un qui rampe. Je vois sortir de ce trou noir deux disques lumineux, ils scrutent l'obscurité. Mais ce visage, mesdames et messieurs, j'ai toutes les peines du monde à regarder ça, tellement c'est abominable...» C'était la voix d'un journaliste qui s'appelait Carl Phillips, et était envoyé spécial à

Grovers Mill (New Jersey), où un «énorme objet lumineux» venait de s'écraser. Ses bulletins d'information donnant des nouvelles de la lutte contre les envahisseurs extra-terrestres, qui employaient des armes futuristes et des gaz asphyxiants, étaient entrecoupés de musique. L'ensemble était si réaliste qu'en dépit d'une déclaration rassurante d'un ministre un vent de panique souffla sur de nombreux auditeurs qui avaient manqué le début, qui crurent que la Terre était envahie par les Martiens. En moins de quarante-cinq minutes, les maisons se vidèrent et les églises se remplirent ; fausses couches et tentatives de suicide se succédèrent. Mais ce n'était que la radiodiffusion par Orson Welles, alors âgé de vingt-trois ans, et par le Mercury Theatre de "*La guerre des mondes*". L'annonceur l'avait du reste précisé au début du programme. Cependant, Welles avait parié sur la crédulité des auditeurs. Comme ils allaient ne pas oublier cette supercherie, personne ne crut à l'attaque de Pearl Harbour quand on l'annonça à la radio, d'autant que, ce jour-là, Welles animait une émission patriotique qui fut interrompue. C'est à la suite de cet événement, le premier du genre, que la F.C.C. édicta un règlement tendant à imposer une conscience morale aux médias de masse.

En 1952, les droits appartenaient encore à la Paramount et s'en empara George Pal, Hongrois d'origine, spécialiste de l'animation, expert en effets spéciaux. Plus des trois quarts du budget furent engloutis dans les tripodes et leurs rayons ardents. Il songea même à filmer en 3D le dernier tiers du film où la bombe atomique était utilisée en vain contre les Martiens, scène qui reflétait bien l'angoisse nucléaire des années cinquante.

En 1953, à une époque où les États-Unis, en pleine crise paranoïaque anticommuniste, vivaient dans la terreur d'une invasion soviétique, Byron Haskin donna du roman une première adaptation cinématographique où, semblait-il, une météorite tombait sur Los Angeles. Mais la police s'apercevait qu'il s'agissait d'un vaisseau spatial qui lançait des rayons mortels devant lesquels la population comme l'armée étaient impuissantes. Les gens priaient en attendant la fin du monde, mais un miracle survenait : les Martiens étaient vaincus par la grippe, et l'humanité était sauvée. Ce film connut un grand succès et fut même très bien accueilli par la succession de H.G.Wells.

En 1978, Jeff Wayne composa sur le sujet un opéra rock où Richard Burton fit office de narrateur.

En 2000, une superproduction de "*La guerre des mondes*" fut mise en chantier. Mais le 11 Septembre 2001 l'interrompit.

L'acteur Tom Cruise racheta les droits en 2002 et y intéressa Steven Spielberg. Le scénariste David Koepp transposa l'histoire au début du XXI^e siècle où, au New Jersey, le héros, interprété par Tom Cruise, était un homme ordinaire, Ray Ferrier, dont était montrée, avec un réalisme scrupuleux, la vie ordinaire qui servait d'écrin paradoxal à l'apparition de l'inconcevable. Des créatures monstrueuses apparaissaient, devant lesquelles les humains, qui se demandaient d'abord si ce n'étaient pas «*les terroristes*» (bon reflet de la société actuelle), n'étaient que des miniatures dérisoires ballottées dans un tumulte indistinct. L'invasion extraterrestre imposait ses lois et le film de genre les siennes. Deux civilisations extraterrestres avaient pris possession de notre planète afin d'en faire un champ de bataille, et luttaient dans des combats sans merci, n'hésitant surtout pas à écraser les humains sur leur passage dans une orgie d'effets spéciaux (explosions, écroulements, désintégration des humains frappés par les rayons mortels), pour la plupart bien réussis et que l'ambiance sonore rend encore plus spectaculaires. Dans ce film catastrophe à la noirceur apocalyptique totale, aussi crépusculaire qu'impressionnante, le spectateur est manipulé par une mise en scène implacable qui excelle à alterner brusques montées d'angoisse et périodes de latence. Cependant, se fiant à son instinct, Ray Ferrier, homme égocentrique, père divorcé dépeint d'abord comme irresponsable, maladroit, sinon vraiment idiot, mais qui, plus le temps passait, évoluait et devenait plus sensible, s'employa à mettre ses enfants à l'abri de ces extraterrestres hostiles qui zappaient tout sur leur passage, en les conduisant jusqu'à la maison de son ex-femme. Père manquant, adulte manqué, il était poussé vers la seule personne de son petit univers qui puisse offrir un modèle de stabilité. Par un heureux hasard, il trouva, pour pouvoir fuir, la seule mini-fourgonnette qui fonctionnait encore au New Jersey. Mais ils se firent sauvagement agresser par ceux qui marchaient, cette scène montrant bien qu'en temps de crise, les foules sont stupides et cruelles lorsqu'il s'agit de sauver sa peau. Sa route fut longue, son parcours, éprouvant, Spielberg lui mettant sans cesse des bâtons dans les roues. Devenu un homme formidable, un père modèle, il dut affronter ses propres peurs, se frotter à des foules hostiles, éviter

les multiples pièges, maîtriser un ex-ambulancier devenu gaga, personnage pas très rassurant dont la moralité américaine fait qu'il doit mourir parce qu'il ne pensait pas comme la majorité. Après bien des péripéties où tous les autres mouraient, il réussit à se faufiler à travers des scènes de carnage et de destruction, se faisant poursuivre par des extraterrestres, et, peut-être en sauvant la planète, il parvint à Boston dans la seule rue qui n'était pas dévastée pour retrouver son fils adolescent qui avait survécu par miracle et remettre sa fille à son ex-femme qui l'attendait patiemment. Cependant, si, à la fin, qui est abrupte et ordinaire d'un point de vue visuel, un semblant d'ordre était rétabli, c'était moins grâce au volontarisme du héros qu'à cause de la vulnérabilité des envahisseurs eux-mêmes. Plus intimiste et psychologique, la seconde partie permettait à Steven Spielberg, fidèle à ses thèmes favoris, de vanter l'entraide et surtout les vertus de la famille, de montrer que, grâce à leurs croyances, des individus peuvent surmonter des épreuves terribles, que l'héroïsme d'un personnage a priori sans qualités finit par triompher. Il exprima son angoisse et, rattrapé par l'actualité, se laissa contaminer par le mal-être ambiant. Ayant planté l'action dans un avenir qui pourrait être proche, il appuya sur le sentiment d'urgence à véhiculer, présentant son «remake» comme un avertissement : pour lui, l'ennemi, bien que venant d'ailleurs, est déjà «en nous» ; il nous épie, nous observe ; et, devant cette menace, l'être humain ne peut rien, ne peut se sentir à l'abri sur cette planète. Cette fin naïve, outrageusement caricaturale, pour laquelle le cinéaste manqua d'inspiration, laisse le spectateur sur son appétit.

À la rêverie sur le futur, Wells ajouta déjà une mise en question de la société anglaise contemporaine. Il se posa en réformateur, en prophète d'un véritable messianisme, en particulier avec :

“Tales of space and time”

(1899)

“Récits de l'espace et du temps”

Recueil de nouvelles

“Love and Mr. Lewisham”

(1900)

“L'amour et M. Lewisham”

“Anticipations”

(1901)

Essai

Wells annonça une ère prochaine de plus grand confort par l'augmentation de la production.

“The first men in the Moon”

(1901)

“Les premiers hommes dans la Lune”

Roman

Cavor, un scientifique, met au point la cavorite, un métal révolutionnaire qui crée l'apesanteur, avec lequel il construit un astronef. Accompagné par Bedford, un jeune aventurier voulant faire fortune, il se dirige vers la Lune où ils découvrent la civilisation souterraine des Sélénites.

Commentaire

Pour permettre le vol spatial, Wells, véritable auteur de science-fiction (par opposition avec Jules Verne) inventa la cavorite. Mais le roman souffrit de la proximité de son sujet avec les deux Jules Verne "De la Terre à la Lune" et "Autour de la Lune", parus quelques années avant.

Il fut adapté au cinéma :

- en 1919, en Grande-Bretagne, par Bruce Gordon et J.L.V. Leigh ;
 - en 1964, toujours en Grande-Bretagne, par Nathan Juran, avec : Edward Judd, Martha Hyer, Lionel Jeffries, etc..
-
-

En 1903, Wells adhéra à la Société fabienne, d'esprit socialiste.

'The food of the gods'

(1904)

'Place aux géants'

L'idéal de Wells se résume en une foi assez simpliste dans le progrès technique. Moins romancier que journaliste, il ne considéra pas ses livres comme des oeuvres d'art mais de combat, et il mena systématiquement une entreprise de vulgarisation idéologique. Vaguement socialiste, mais non marxiste, et fondant ses espoirs non sur la lutte des classes mais sur la seule éducation scientifique ouvrant à l'être humain les voies d'un pouvoir absolu sur la nature et sur lui-même, il finit par se détacher de la Société fabienne.

'A modern utopia'

(1905)

'Une utopie moderne'

Essai

C'est une des meilleures synthèses de la pensée de Wells. Il y apparaît surtout comme un «technocrate», préoccupé d'instaurer une aristocratie nouvelle, dont le rôle serait assez proche de celui des «gardiens» de *'La république'* de Platon.

Doué d'un grand sens du comique, Wells donna aussi des transpositions de son expérience dans des oeuvres imprégnées d'un sentiment de révolte calme :

'Kipps'

(1905)

'Kipps'

(1922)

Roman

Arthur Kipps est un jeune commis de magasin qui aspire à mener la grande vie. Il n'est cependant ni très intelligent ni vraiment capable de s'élever. La plus grande joie de sa monotone vie à Folkestone lui vient de leçons de dessin qu'il prend dans une école fréquentée par la petite bourgeoisie ; car il a la possibilité d'y admirer une charmante jeune fille qui, naturellement, n'honore pas d'un seul de ses

regards le pauvre commis. Mais voici que, à la suite d'un gros héritage, Kipps devient le centre d'attraction des gens désœuvrés et avides du pays. Cependant ce changement radical est une source imprévue d'ennuis. Même le bonheur radieux des fiançailles avec la belle jeune fille est aussitôt assombri par les exigences de la fiancée qui prétend transformer à tout prix son compagnon en un «vrai gentleman». Cette vie se révèle trop dure pour le pauvre Kipps, qui abandonne sa fiancée et court épouser son premier amour, une femme de chambre. Après le mariage, le poids de la richesse et les obligations sociales, que les concitoyens veulent imposer à Kipps en raison de cette fortune même, menacent de troubler à jamais son bonheur. Enfin, à la suite de détournements opérés par son homme de loi, il en arrive à perdre presque tout ce qu'il avait possédé. Il se remet alors au travail dans un petit magasin qui lui appartient ; il connaît ensuite le bonheur.

Commentaire

C'est surtout à cause de ce livre qu'on a pu affirmer que Wells avait voulu se mettre à l'école de Dickens. Mais son humour est plus caustique, sa critique de l'ordre social plus âpre et plus révolutionnaire ; son livre est plus celui d'un intellectuel que d'un artiste. Il n'est pas un styliste, il ne recherche jamais l'effet artistique ; par contre, il tombe rarement dans le mélodrame et dans la rhétorique dont Dickens n'est pas toujours exempt. La description du milieu est singulièrement vigoureuse : c'est pourquoi ses romans d'atmosphère, tels que "*Kipps*", constituent la partie la plus durable de son oeuvre, qui est d'une inspiration vaste et fort éclectique.

Wells donna une nouvelle oeuvre d'anticipation :

"The war in air"

(1908)

"La guerre dans les airs"

Roman

Wells aborda plus directement l'histoire contemporaine à partir de :

"Tono-Bungay"

(1909)

"Anna Veronica"

(1909)

"Anne-Véronique"

Roman

Commentaire

Traitant avec beaucoup d'audace et d'idéalisme à la fois le problème de l'émancipation des sexes, Wells donna libre cours à son messianisme humanitaire.

“The history of Mr. Polly”

(1910)

“L'histoire de M. Polly”

(1910)

M. Polly est un commis de magasin qui, à la suite d'un petit héritage et d'un mariage peu heureux, achète une boutique dans une ville de province et, après quinze ans de vie matrimoniale aride, d'indigestions chroniques et de mauvaises affaires, décide de mettre fin à ses jours. Cependant, toute réflexion faite, il préfère mettre le feu à sa maison et se sauver ensuite. En chemin, il s'arrête dans une auberge de campagne où trône l'hôtesse la plus sympathique et la plus pacifique du monde : la sérénité de la vie de cette femme n'est troublée que par l'existence d'un neveu brutal et fanfaron qui, de temps à autre, fait une apparition rapide chez elle, pour faire main basse sur la caisse, et ne tolère pas la présence d'autres hommes autour de sa tante. Polly et l'hôtesse deviennent très vite amis. Le courage de la peur continue à faire des miracles chez Polly. qui se trouve transporté dans un monde entièrement nouveau. Dans le passé, il ne faisait que mesurer des pièces de drap et sourire à ses clients. En trois rencontres mémorables, il arrive à triompher du féroce neveu et il gagne ainsi l'éternelle gratitude de la patronne dont il devient, à la grande satisfaction générale, l'homme de confiance.

Commentaire

Ce fut une autre transposition imprégnées d'un sentiment de révolte calme que fit Wells de son expérience. Dans son oeuvre abondante, “L'histoire de M. Polly” fait partie de ces romans d'ambiance, plus ou moins autobiographiques, où il a mis a contribution les souvenirs de sa jeunesse.

Le charme du livre, qui n'est pas négligeable. réside entièrement dans l'impression de simplicité qui se dégage du récit. La lecture finie, on a le sentiment que Polly est une personne qu'on a réellement connue et qu'on est heureux d'avoir rencontrée.

“The new Machiavelli”

(1911)

“Le nouveau Machiavel”

Roman

Remington, le narrateur, est un jeune homme indépendant, qui s'engage dans la vie avec enthousiasme et idéalisme. À Cambridge, il se met en contact avec la jeunesse socialiste. Puis il entre au Parlement et, pour des raisons assez complexes, devient «tory», un des jeunes «torys» réformateurs. Il se laisse convaincre d'épouser la belle Margaret qui, intelligente, idéaliste, est prête à l'aider dans son oeuvre. Mais ses sentiments à son égard sont partagés ; il ne cesse de désirer d'autres femmes et rencontre Isabelle, qui est pleine de vitalité et de charme ; ils s'éprennent l'un de l'autre. bien qu'il la sente inférieure à Margaret. Les deux amants doivent soit se séparer, soit fuir ensemble. Il ne s'agit pas seulement pour Remington de choisir entre les deux femmes, mais entre Isabelle et sa carrière ; il choisit enfin Isabelle, et nous savons qu'il a laissé de côté le bel enthousiasme de sa jeunesse pour quelque chose qui ne peut pas durer très longtemps.

Commentaire

Dans ce qui est un de ses plus longs et plus ambitieux romans, Wells a dépeint, d'une manière directe, la lutte de l'ambition et de l'amour en nous mettant en face d'une société hypocrite et d'un idéaliste qui doit se plier à ses impératifs pour arriver. L'enthousiasme et l'idéalisme de Remington

étaient ceux qui caractérisaient Wells lui-même. La peinture des intellectuels de l'époque est très vraie et vivante. Mais la partie la plus intéressante de l'oeuvre est celle qui traite de son mariage.

Le récit étant à la première personne, cela entraîne des digressions sur tous les sujets, depuis la politique des Indes jusqu'à des considérations sur des soldats de plomb. Bien que ces écrits brisent la structure du roman, certains d'entre eux sont du meilleur Wells et quelquefois plus intéressants que le sujet lui-même.

"Marriage"

(1912)

"Mariage"

'The passionate friends'

(1913)

"Les amis passionnés"

'The wife of Sir Isaac Harman'

(1914)

"La femme de sir Isaac Harman"

La guerre mondiale ne pouvait pas ne pas laisser de traces dans l'oeuvre de Wells qui retentissait de tous les échos du monde moderne. Il voulut la voir comme «la guerre qui devait tuer toutes des guerres» :

'Mr. Britling sees it through'

(1916)

'M. Britling commence à voir clair'

(1917)

M. Britling, homme de lettres célèbre en Angleterre comme aux États-Unis, vit, dans sa propriété de campagne de Matching's Easy, dans l'Essex, une vie facile et heureuse, au milieu des siens. Il a auprès de lui ses enfants (Hugh d'abord, son préféré, fils d'un premier mariage ; les deux enfants que lui a donnés sa deuxième femme), celle-ci, qui est devenue pour lui une bonne compagne et une parfaite maîtresse de maison ; Mrs. Harrowdean, une jeune veuve, dernière en date de ses amourettes plutôt que véritable passion ; Teddy, son secrétaire, ainsi que la femme et la belle-sœur de celui-ci ; Heinrich, instituteur allemand des enfants, naïf jeune homme incapable de comprendre la vie et l'esprit de l'Angleterre en général et Mr. Britling en particulier ; enfin Gladys, l'auto de M. Britling, source d'aventures et de mésaventures.

Au moment où sur cette existence heureuse va éclater le tonnerre de 1914, M. Direck, un admirateur américain de M. Britling, est l'hôte de Matching's Easy et le spectateur du drame qui s'annonce. M. Britling, quant à lui, ne veut pas croire tout d'abord au danger qui menace son idéal de pacifiste ; mais il ne tarde pas à devenir l'accusateur enflammé de la barbarie teutonne et réclame énergiquement l'écrasement de l'Allemagne coupable, en une dernière guerre qui marquera la fin des guerres. Il cherche en vain à s'engager, tandis que Hugh et Teddy se battent sur le front. Le doute naît dans son esprit lorsqu'il lit les lettres de son fils qui lui découvrent, dans toute son horreur, l'absurdité de la guerre. Teddy est blessé et porté disparu. M. Direck, qui est fiancé avec Cécile, la belle-soeur de Teddy, a beaucoup hésité mais a fini par s'enrôler dans les troupes canadiennes pour se battre au côté des Alliés. Puis Hugh est tué. Le coup est atroce pour M. Britling.

Mais voici la fin de la guerre : Teddy revient. Heinrich a été tué aussi, de l'autre côté. M. Britling a modifié encore une fois ses conceptions. Et le roman finit sur la lettre qu'il veut écrire au père de Heinrich, en une nuit de passion, de doute et de recherche : lui et ses semblables, partout, doivent prendre conscience de la grande fraternité humaine, sous l'oeil de Dieu, le roi invisible, fraternité dont le massacre des jeunes vies est le terrible prix qui ne doit pas être perdu. M. Britling passe ses mains sur ses yeux fatigués. La clarté de la lampe a pâli peu à peu. Le jour se lève.

Commentaire

Ce livre brillant, amusant, enjoué, puis profondément émouvant, où l'auteur traça de lui-même le plus ressemblant des portraits, où il décrivit le «front de l'intérieur», montre sa réaction devant la guerre de 1914-1918.

“What is coming?”

(1916)

“Que va-t-il arriver?”

Wells exposa ses idées philosophiques dans :

“God, the invisible king”

(1917)

“Dieu l'invisible roi”

Essai

“The soul of a bishop”

(1917)

“L'âme d'un évêque”

Essai

En 1917, par une lettre retentissante au “Times”, Wells salua la révolution russe comme un éveil du sentiment républicain à travers le monde.

Mais la guerre continuait, et il publia :

“In the fourth year”

(1918)

“Dans la quatrième année”

Comme son héros, M. Britling, Wells croyait finie l'ère de la guerre. Il avait accepté celle-là comme la dernière, «la guerre qui devait tuer les guerres». À la fin des hostilités, il crut que la marche en avant de l'humanité allait pouvoir reprendre irrésistible, sous l'égide de l'intelligence. Pourtant un doute perce dans sa foi : *«Si les dix prochaines années ne sont pas pitoyables et désastreuses, ce seront les plus grandes de l'histoire.»*

“The undying fire”
(1919)
“La flamme immortelle”

Essai

En 1920, Wells se rendit en Russie, fut reçu par Lénine, mais revint assez sceptique sur les chances d'industrialisation du nouvel État soviétique.
Il commença une trilogie d'essais avec :

“The outline of history”
(1920)
“L'esquisse de l'histoire universelle”

Essai

C'est un hymne au héros humain et une prédication rationaliste et matérialiste qui suscita une vive réplique du catholique Hilaire Belloc.
Wells prenait position en faveur d'un État mondial.

“A short history of the world”
(1922)
“Brève histoire du monde”

Essai

“The science of life”
1929)
“La science de la vie”

Essai

“The works, wealth and happiness of mankind”
(1932)
“Le travail, la richesse et le bonheur de l'humanité”

Essai

Jusqu'à la fin de sa vie, Wells ne cessa, dans de nombreuses œuvres, de combattre avec le même mysticisme scientifique :

“The world of William Clissold”
(1926)
“Le monde de William Clissold”

Roman

Commentaire

Wells y proposa, sans l'humour qui caractérise les oeuvres antérieures, l'instauration d'une république du monde.

“The open conspiracy”

(1928)

“Conspiration ouverte”

Essai

Commentaire

Wells tenait cet ouvrage pour la somme de ses idées.

“The shape of things to come”

(1933)

Essai

H.G. Wells donne d'abord une interprétation socialiste de la période d'après-guerre (1914-1933) puis prévoit, après l'échec d'une Conférence Économique Mondiale à London en 1933, l'entrée du monde dans une période de conflit et de chaos. Des gouvernements totalitaires s'établissent et prospèrent en Allemagne, en Italie, en Russie, le crime organisé se renforce aux États-Unis, tandis que partout s'accroît la chute de la religion et de l'éducation. Les grandes puissances se livrent à une course aux armements. En 1935, le Japon envahit la Chine. En 1937, les États-Unis entrent en guerre, attaquant la flotte japonaise dans le Pacifique. En 1940, la Guerre Européenne se déclenche à la suite d'un incident entre un juif et un nazi à Danzig. En 1950, l'Europe est en ruines, les États-Unis et la Grande-Bretagne sont en pleine banqueroute. En 1955-6, une épidémie tue la moitié de la population du monde qui entre dans un nouveau Moyen Âge. Mais l'établissement d'un État mondial provoque une Renaissance par l'émergence d'une élite de révolutionnaires techniciens (scientifiques, ingénieurs, aviateurs, hommes d'affaires). En 1965, la première Conférence Basra crée un réseau mondial de police et de communications, un nouveau système économique où la propriété privée est bannie, un Contrôle des Aires et des Mers qui a le monopole du commerce. En 1978, le Conseil Mondial ou Gouvernement Global est créé.

En 1978, la Deuxième Conférence Basra crée l'État Mondial ou Conseil Mondial. La Loi de l'Uniformité ferme les églises et une seule foi est établie. En 2000, la résistance à l'uniformité conduit à une dictature et à une tyrannie puritaine. La technique connaît un regain, un terme est mis à la maladie, le désert du Sahara fleurit. En 2059, l'opposition à l'État Mondial par l'artiste Ariston Theotocopulos à la Conférence de Mégene a pour conséquence une décadence du Conseil Mondial, car il apparaît qu'on n'a plus besoin d'aucun gouvernement.

Après 2059, se développe l'Utopie. L'harmonie est établie entre l'être humain et la nature. L'environnement est nettoyé. Les interdits sociaux et sexuels sont levés. La littérature et les arts s'épanouissent. L'espèce humaine connaît une transformation biologique. Les individus deviennent graduellement des «tentacules» d'un «organisme unique».

“Experiment in autobiography”

(1934)

“Tentative d'autobiographie”

(1934)

Autobiographie

Est d'abord évoquée une jeunesse difficile, entre un père jardinier et une mère femme de chambre qui rêvait pour ses enfants d'une condition meilleure, sans avoir pu faire d'eux plus que des apprentis drapiers. Wells ne se laisse pourtant pas aller à récriminer : du pire, il sait avec humour tirer le meilleur. L'ascension fut néanmoins difficile, et il perdit plus d'une fois son emploi. Cependant, à vingt-cinq ans, le plus dur était passé, et la célébrité bientôt acquise l'empêcha d'être un aigri : il lui semblait au contraire que le monde tout entier montait, en même temps que lui, vers une époque idyllique, libérée de l'ignorance et de la misère. Tel est d'ailleurs le point de vue caractéristique de cette autobiographie : loin de s'y présenter comme un être extraordinaire, Wells se plaît à répéter qu'il n'est qu'un homme commun, banal, qui, pour n'avoir eu que la chance de naître avec l'instruction publique, l'apogée du libéralisme et de la grande presse, se trouva porté par un mouvement général de la société. Le jeune intellectuel n'échappa pas aux émotions amoureuses : pour sa sensuelle cousine Isabelle, il éprouva une passion véhémente ; mais c'est chez une de ses élèves, Catherine, qu'il trouva l'irremplaçable associée. Les passages les plus intéressants de l'ouvrage sont certainement ceux où il relate les rencontres que le jeune romancier, déjà célèbre, eut avec les divers courants intellectuels qui agitaient l'Angleterre victorienne finissante : époque des projets utopiques, acceptés avec la passion la plus fervente et la plus généreuse et dont on ne doutait point qu'ils allaient être sans peine réalisés ! Le «citoyen du monde» qu'était devenu Wells n'abandonna pas cette juvénile confiance. Son utopie technocratique, qui réunirait financiers et techniciens pour assurer une parfaite organisation du monde, prit l'allure d'une véritable religion. Aucun échec ne saurait plus dès lors la démentir, et, vieillissant, il doute moins que jamais du prochain avènement d'un monde régénéré par la fraternité des classes. C'est donc avec raison qu'il se pose, tout au long de son livre, comme le témoin d'un temps ayant envisagé les problèmes essentiels mettant alors en jeu la survie de l'humanité : il est de cette génération qui était persuadée que le passage du libéralisme au socialisme pourrait se faire sans explosion révolutionnaire.

Commentaire

Ce livre, qui se présente comme un roman, et peut-être comme le meilleur des romans de Wells, est remarquable par sa sincérité (surtout dans les premières parties) et par la discrétion de l'auteur qui sut toujours éviter le ton de l'apologie héroïque.

La fin de la vie de Wells fut assez mélancolique. Il était devenu millionnaire, mais avait perdu à peu près toute influence. Il vécut assez longtemps pour voir encore une guerre secouer sur ses bases l'humanité.

Il mourut à Londres le 13 août 1946.

Son oeuvre, trop attachée à un temps, n'avait guère de chances de lui survivre, même si, vaste et si diverse, qu'il s'agisse de ses romans d'anticipation ou de ces récits où il transposa ses souvenirs et son expérience, est toujours parcourue par un souffle de révolte tranquille contre la société imparfaite, injuste et tourmentée, qu'il aurait voulu, non détruire, mais réformer.

Toutefois, par ses romans d'anticipation, il s'imposa, avec Jules Verne, comme le grand pionnier de la science-fiction, annonçant successivement le phonographe, la radio, les dirigeables, les tanks, les voyages interplanétaires, la bombe atomique.

Le penseur politique et social posa avec force les problèmes capitaux de la civilisation moderne.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)